

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 50

Artikel: La Saint-Martin
Autor: Rocher, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

foudre et la grêle, dans le vent et les vagues, pour tirer d'affaire un sloop en détresse.

Sur la mer de Biscaye, on a entendu le Basque Itarrizza répondre au commissaire, qui l'engageait à la prudence: „Vous prendrez soin de nos veuves et des orphelins.”

Les deux Marseillais Edouard et Calixte Chaix ont rivalisé dans le sublime; l'un d'eux, Edouard, à lui tout seul, sauva plus de 200 personnes.

Ces hommes extraordinaires sont encore dépassés par le Havrais Dureau, roi des sauveteurs, titre qui vaut bien celui de roi des pétroles. On lui compte plus de 300 sauvetages distincts. Un jour, le poignard aux dents, il avait grimpé à bord d'un navire pirate, tué la sentinelle, roulé les panneaux d'écouilles sur l'équipage endormi, et, tout seul, amené le bâtiment prisonnier. Ce coup d'audace, authentique, s'accomplissait en vue de Montevideo.

Admirez maintenant le plus beau trait d'héroïsme collectif. C'est le 26 mars 1882, en vue du Havre, sur le banc d'Amfard. Un canot de sauvetage, parti au secours d'un sloop anglais, a été culbuté; l'équipage est tout entier perdu... Cependant, si l'on essayait de sauver ces sauveteurs... Un autre équipage peut y rester aussi... Alors, quoi?... Ceci, tout simplement sous la conduite d'un patron, frère de l'une des victimes, dix autres braves s'élancèrent au-devant du destin... Ceux-ci, heureusement, purent échapper à la mort.

À côté de la France des guerriers, il y a celle des artistes, il y a celle des penseurs — mais il y a aussi la France des sauveteurs, et ceux-ci ne contribuent pas moins que les hommes illustres à sa plus réelle grandeur.

Léon BERTHAUT.

Un gros financier venait d'être pourvu d'un titre de baron. Son premier soin fut de commander un blason pour mettre sur sa voiture.

— Comment est ce blason ? demanda quelqu'un.

— D'argent sur fonds d'autrui, répondit-on.

LA SAINT-MARTIN

L'oie de la Saint-Martin. — Une coutume populaire. — Oies et dindons. — Vieux dictons.

C'était samedi la Saint-Martin, une des rares fêtes qui soient restées populaires surtout dans les campagnes. Quelles sont les causes de cette popularité et remonte-t-elle au saint lui-même ? Nous ne le pensons pas.

Celui-ci, qui fut d'abord soldat, puis devint évêque de Tours, n'a guère laissé dans les masses que le souvenir du partage de son manteau avec un pauvre, mourant de froid.

On connaît l'histoire et la scène a été reproduite à l'infini. Ce fut, paraît-il, à Amiens qu'elle s'accomplit, auprès d'une des portes de la ville, dont il reste encore quelques ruines et sur laquelle on lisait naguère cette inscription qui fait peu d'honneur au poète :

Ici Martin en deux partagea son manteau,
Nous devons imiter son exemple si beau.

Mais si l'action fut noble, je répète qu'elle ne semble point être la cause de la popularité dont jouit encore la fête. La véritable raison est plus simple et plus prosaïque.

En effet, c'est tout simplement parce que dans les campagnes l'engraissement des oies est généralement achevé dans les premiers jours de novembre. Ce résultat obtenu, il est assez juste que la fermière et sa famille en tirent quelque satisfaction personnelle et

consomment eux-mêmes l'une des volailles jeunes à point.

Dès lors, comme aux champs, on avait coutume de faire coïncider les festins avec les fêtes patronales et religieuses, et comme la Saint-Martin était la plus importante au début de novembre, on s'habitua à sacrifier l'oie ce jour-là et, peu à peu, la coutume devint générale.

Elle est extrêmement ancienne. En effet, dans les almanachs runiques qui indiquent de façon parfois si pittoresque les pratiques et les légendes des pays scandinaves, Saint-Martin est représenté la tête auréolée d'oies.

D'autre part, en Allemagne et dans le grand-duché de Holstein, certaines corporations qui se réunissaient au XVI^e siècle, le jour de la Saint-Martin, recevaient une médaille portant à l'avvers une oie et au revers le mot « Martinalia ».

Enfin nous indiquerons qu'au Moyen-Age, les rôtisseurs et marchands de volailles de Paris, qui s'appelaient « oyers », s'installèrent à proximité de l'abbaye Saint-Martin, aujourd'hui Conservatoire des Arts et Métiers, où les pèlerins venaient nombreux le 11 novembre, fête du saint. « Leur commerce était surtout florissant à ce moment, écrit Sauval, en raison de l'habitude qu'ont les habitants de Paris, riches ou pauvres de rôtir une oie ce jour-là ».

La rue qu'ils habitaient s'appela d'abord rue des Oyers, puis rue aux Oux. Ensuite le nom se corrompit et elle devint la rue aux Ours, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

De nos jours, l'usage de manger l'oie de la Saint-Martin est encore très répandu.

Il est peu de familles où l'un de ces volatiles ne soit pas sacrifié le 11 novembre ou, à défaut, le dimanche précédent ou suivant. Dans un grand nombre de villages, cela fut, pendant des siècles, l'occasion de ce qu'on appelait « le tir à l'oie ». Voici en quoi consistait ce divertissement barbare qui ne fut interdit que par la loi Grammont.

On attachait l'animal à un pieu, puis les jeunes gens du pays se bandaient les yeux et, armés de bâtons ferrés, cherchaient à frapper l'oie. Ailleurs même, on essayait de lui trancher la tête avec un sabre.

Ajoutons enfin que, depuis l'introduction du dindon en Europe, au XVII^e siècle, cet oiseau fait concurrence à l'oie dans nos repas de la Saint-Martin. C'est de là qu'est venu l'expression : « C'est le dindon de la farce (fête) », qui est arrivée, comme beaucoup d'autres, à ne plus exprimer aujourd'hui ce qu'elle signifiait autrefois.

Et puisque nous parlons des vieux dictons, nous terminerons en citant les quatres principaux qui se rapportent à la Saint-Martin :

Si l'hiver va son chemin,
Il commence à la Saint-Martin.
Le temps du jour de Saint-Martin
Est le temps commun de l'hiver.
A la Saint-Martin,
Rôtis l'oie,
Bois le bon vin.
A Saint-Martin bois le bon vin
Et laisse l'eau pour le moulin.

Par tout ce qui précède, on peut se rendre compte que Saint Martin mériterait d'être le patron des amis de la bonne chère, puisqu'on ne recommande, pour célébrer dignement sa fête, que de bien boire et de bien manger.

Georges ROCHER.

Le fil d'une bêche est d'or.
Qu'il n'y ait perte ou dommage.